

## **Failles, brisures, ruptures, gouffres entre les êtres, et parfois un peu de bonheur**

Sylvie Massicotte, *On ne regarde pas les gens comme ça*, Québec, L'instant même, 2004, 114 p.

Dominique Lavallée, *Étonnez-moi, mais pas trop!*, Montréal, Triptyque, 2004, 120 p.

Mélanie Vincelette, *Qui a tué Magellan? et autres nouvelles*, Montréal, Leméac, 2004, 124 p.

Michel Lord

---

Number 117, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37028ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Lord, M. (2005). Review of [Failles, brisures, ruptures, gouffres entre les êtres, et parfois un peu de bonheur / Sylvie Massicotte, *On ne regarde pas les gens comme ça*, Québec, L'instant même, 2004, 114 p. / Dominique Lavallée, *Étonnez-moi, mais pas trop!*, Montréal, Triptyque, 2004, 120 p. / Mélanie Vincelette, *Qui a tué Magellan? et autres nouvelles*, Montréal, Leméac, 2004, 124 p.] *Lettres québécoises*, (117), 29–30.

# Failles, brisures, ruptures, gouffres entre les êtres, et parfois un peu de bonheur

*La faille pourrait bien être une des figures dominantes de l'imaginaire contemporain, et la nouvelle, une forme idéale pour en rendre compte, esthétiquement s'entend.*

NOUVELLE | MICHEL LORD

**N**OUVELLIÈRE DE PREMIER PLAN, Sylvie Massicotte suit un parcours impeccable depuis 1993, date de la parution de son premier recueil de nouvelles, *L'œil de verre*. Le regard impitoyable est au centre de son univers. Son quatrième recueil, *On ne regarde pas les gens comme ça*, exploite sous des angles divers la thématique de la séparation et de la retenue dans le malaise, le mal d'être, la faille *dans* la vie, celle *de* la vie. L'avant-dernière nouvelle du recueil, « La faille », paraît emblématique de l'ensemble. Elle n'est jamais nommée, précisée, mais cette faille s'est répandue par le truchement des journaux. La scène se passe au salon mortuaire, en famille. Le discours décrit les agissements, les échanges qui cachent une faute, toujours présente, mais non dite. Discretion suprême de la nouvelle, mais qui cache une horreur, une tragédie, qui rend la vie pénible, impossible. L'existence se remplit de cette tache indélébile, un jour dévoilée, mais que l'on camoufle depuis, sans jamais la chasser de son esprit, sans pouvoir la faire oublier. L'idée fixe qui tue à petit feu. Pas réjouissant tout ça.

Pourtant, comme dans toute bonne œuvre, ciselée avec un soin exquis, le recueil de Massicotte captive, retient, fascine. Fidèle à sa manière, la nouvellière offre vingt courtes esquisses, des fusains qui tracent des circonvolutions autour d'existences, plus ou moins belles, parfois trop fébriles ou pénibles, brisées, et toujours prises dans leur instantanéité. Les couples ont la vie dure, mais au quotidien ils ne se parlent plus guère. La narratrice de « L'invitée » semble avoir été « invitée » par son mari dont elle cherche en vain à deviner les pensées qu'il cache bien. Ils ne parlent que de pluie pendant qu'il ne pense sans doute qu'à une autre femme à qui il va envoyer une carte



SYLVIE MASSICOTTE

Sylvie Massicotte  
**ON NE REGARDE PAS LES GENS  
COMME ÇA**  
*L'instant même*

postale. « Le cadeau » montre un homme dans une boutique qui cherche un objet à offrir à une femme avec qui il vit malgré l'évidente absence de passion. On continue de vivre sur la faille, dans la faille, comme le narrateur, dans « Madeleine », inconsolable après le décès d'un ami dont la disparition semble laisser de glace la Madeleine du titre, amante apparente des deux hommes. Un nouveau d'une demi-page, « Je crie je t'aime », exemplifie à souhait le motif de la faille : un cri d'amour sans écho. Même lorsque l'humour est de la partie, tout semble séparer les personnages, comme dans « Voici avril » où, dans le métro, une mère trop sévère dit à sa fille de ne pas regarder les gens comme ça, pendant que la narratrice qui observe le manège songe à son mari, à ce qu'elle ne lui a pas dit (« On vit ensemble et on ne se dit pas tout », p. 64). Le texte se referme, s'ouvre devrais-je dire, sur un sourire : la fillette taquine a collé un poison rouge dans le dos de sa cassante de mère.

Massicotte excelle dans l'art des contrastes, dans la rencontre des contraires. Dans sa façon de dire la distance entre les gens, non pour s'y complaire, mais pour en faire de délicats tableaux d'une réalité difficile mais imparable. Il va sans dire que cela ne serait rien sans son écriture d'une finesse et d'une sobriété remarquables.

## DES FAILLES DANS L'ÉCRITURE...

Il n'en est malheureusement pas de même dans *Étonnez-moi, mais pas trop !*, le deuxième recueil de Dominique Lavallée, elle qui avait pourtant donné un fort bon premier recueil, *La course folle des spermatozoïdes* (Trois) en 2003. L'écriture se veut tout aussi irrévérencieuse que dans le premier, mais là n'est pas le problème. Il se trouve dans des mises en discours un peu forcées et qui, par là même, n'étonnent pas trop, pour parodier le titre. Elles déçoivent plutôt, et ce, pour deux raisons : une thématique par trop ressassée et répétitive, axée sur la rage constante ou presque des personnages, et des « intrigues » qui se dégonflent dans la chute. Dans le texte de tête, « La nuit tous les chats sont gris », le discours

se clôt sur une plate banalité, avec cette femme qui se dénonce elle-même à la police après avoir heurté un piéton. « Ma, comme dans "ma maison" » montre une femme hargneuse qui repousse sans raison ses nouveaux voisins. La fille, qui reçoit des membres de sa famille, dans « Bhikkhu », réagit avec rage et larmes à toutes sortes de situations peu ou prou insignifiantes. La narratrice, qui se dit écrivain dans « Vocation gangrèneuse », en a contre tous et rage d'un bout à l'autre d'une nouvelle qui ne raconte rien d'autre que ses maladies imaginaires et sa hargne contre les éditeurs. Le ton devient tout à coup fort pathétique dans « La patate », qui évoque la mort de Jean-Louis Millette, le comédien, le vrai, que la narratrice rêve d'avoir tenté de sauver. À la fin, une curieuse « postface » invite les lecteurs à faire un don à la Fondation des maladies du cœur...



DOMINIQUE LAVALLÉE

« Louis XIV » tombe également à plat. Une femme camoufle mal sa rage d'être interrogée par un psy qu'elle méprise et à qui elle veut prouver qu'elle est en dépression. Comme son statagème ne fonctionne pas, son discours n'étant en effet pas très brillant, elle espère qu'un jour un autre psy « gèbera [s] les salades » (p. 90). L'image qui reste, c'est celle d'une agitée qui pense avoir de l'esprit. Une autre, dans « L'âge invisible », choquée de voir une vieille dame voler du café et du chocolat, la dénonce sans succès. Enragée, elle la suit, lui fait des remontrances, puis finit par partir en pensant qu'un jour, elle aussi sera invisible (c'est-à-dire vieille) et s'en montre satisfaite. Ça ne tient pas debout. Le recueil se termine pourtant dans le rire, assez forcé dois-je dire, avec une nouvelle un peu mieux tournée : une cadre épuisée, enragée, ça va de soi, finit par trouver une femme encore plus enragée qu'elle sur la route.



Le recueil se termine relativement bien, mais au terme d'un parcours qui laisse songeur, comme devant cette remarque de la narratrice de « Miss Sixties », qui confond univers kafkaïen et *La machine à explorer le temps* (p. 107). Les années se suivent et ne se ressemblent pas. Peut-être que deux recueils en deux ans, c'est trop ?

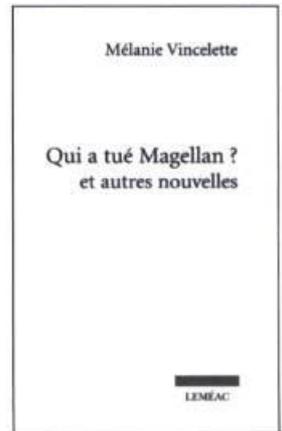
### APPARITIONS, DISPARITIONS...

Le titre du deuxième recueil de nouvelles de Mélanie Vincelette, *Qui a tué Magellan ?*, étonne. Il s'agit en fait d'une des onze nouvelles placée au milieu du livre, et qui ne représente l'ensemble que par le fil ténu d'un motif qui traverse toutefois tout le recueil : l'apparition et la disparition de personnages. Dans la nouvelle éponyme, Magellan n'est qu'un prétexte : une journaliste, préparant un article sur la mort de Magellan, écrit au photographe qui lui avait été assigné, un Japonais, à qui elle révèle un amour ardent un an plus tard. Mais il semble impossible qu'ils se retrouvent, les deux étant continuellement en voyage, en fuite, à la dérive... Aussitôt apparu, aussitôt disparu. La faille donc. La première nouvelle, « Chinook », au titre

apparemment sans rapport avec le contenu du texte, fait sans doute référence à ce vent de l'Ouest canadien qui apparaît et disparaît soudainement, comme l'homme dans la vie de la narratrice. Juliette Guerre, dans la nouvelle du même nom, a elle aussi disparu de la vie d'un homme qui découvre qu'elle en aimait un autre. Le bonheur est chose du passé pour le narrateur de « L'épice des juges » qui, dans son jardin, évoque des amours disparues auxquelles il dit ne même plus pouvoir penser, mais qui refont surface malgré lui. Il vit lui aussi dans la douleur de la faille qu'est sa vie. Faille également que la vie de cette femme dans la nouvelle de clôture, « Maîtresse des sorbets », réduite à manger des morceaux de son gâteau de noces parce que son fiancé a disparu le jour du mariage.

Même lorsqu'il est possible de revoir la personne qui n'est plus dans sa vie de tous les jours, rien n'est facile. Ainsi, cette femme dans « Cassandra » qui pense à sa fille et à sa propre vie qu'elle croit « libre de toute contrainte » (p. 60), mais qui est hantée par la crainte d'être seule, de ne plus revoir le père de sa fille qui vient la voir parfois, mais qui un jour l'oubliera. Le bonheur innocent surgit parfois, chez les enfants surtout. Dans « Un bœuf sur la langue », la jeune

narratrice a du mal à garder le secret de la venue prochaine d'un petit frère. Cette nouvelle charmante fait contrepoids à la plupart des autres qui, de par le contenu, s'apparentent à celles de Sylvie Massicotte. De plus, leurs manières, pour être fort différentes, ont en commun une belle qualité d'écriture qui réjouit l'œil et l'esprit, car pour dire le difficile et parfois le plus facile, chez ces deux-là, il n'y jamais rien de trop.



1. Voir Michel Lord, « Nouvelle », dans le numéro annuel sur les « Lettres canadiennes 2003 », *University of Toronto Quarterly*, vol. 74, n° 1, hiver 2004-2005, p. 32-33.

Visitez  
le site Internet  
d'XYZ éditeur

[www.xyzedit.qc.ca](http://www.xyzedit.qc.ca)